

trafic anti-civilisateur ; le vicaire apostolique ne fit donc que sanctionner ces peines par les foudres de l'Eglise : le clergé séculier et régulier s'empressa d'y souscrire, et tout le monde parut s'y soumettre avec docilité.

Malgré les ravages d'une maladie contagieuse qui envahit Québec vers cette époque et qui donna occasion à M. de Laval d'exercer sa charité dans les maisons et l'Hôtel-Dieu, le prélat n'en continuait pas moins à s'occuper de l'organisation de son diocèse. Les Jésuites faisaient les missions lointaines des sauvages : les prêtres séculiers, encore en petit nombre, desservaient la ville et les monastères, ainsi que la paroisse de Beaupré, alors la seule organisée dans la campagne. L'évêque était toujours le premier à l'œuvre : on le vit plus d'une fois administrant les sacrements à la ville et à la campagne, seul avec un domestique ou un prêtre, ramant dans un canot en été, en hiver marchant sur la neige avec des raquettes, portant sur le dos sa chapelle et un morceau de pain, souvent sa seule nourriture durant ces courses apostoliques. C'est de cette manière qu'il fit sa première visite épiscopale pour administrer le sacrement de la confirmation, et pour déterminer les lieux où il avait dessein de bâtir des églises et d'ériger des paroisses. Il contracta dès lors les germes des infirmités qui l'accompagnèrent durant toute sa vie et qui le forcèrent dans la suite à se démettre de son évêché.

A son arrivée à Québec, il avait trouvé la colonie en armes et presque réduite aux abois, faute de secours de la mère-patrie. Les Iroquois qui, depuis dix ans, faisaient aux Hurons, nos alliés, une guerre acharnée, ne se proposaient rien moins que d'exterminer tous les Français. De nombreux partis de ces sauvages tenaient la campagne autour de Montréal et de Québec, où la nouvelle de l'approche d'un corps considérable d'ennemis, au commencement de l'année 1660, avait jeté une profonde consternation. Les Ursulines et les Hospitalières, après avoir fait leurs fonctions durant le jour, étaient forcées de se retirer la nuit dans la grande maison des Jésuites, plus forte et plus avantageuse pour la défense que les monastères de ces dames. On avait, du reste, fortifié les deux couvents, et le gouverneur y tenait une partie de la garnison. Les religieuses furent long-temps sur le point de tout abandonner et de revenir en France. Ainsi se passèrent les trois premières années du pontificat de M. de Laval ; dans une disette générale, dans des fatigues et des alarmes sans nombre, un danger sans cesse renaissant de perdre la vie au milieu des supplices atroces que les Iroquois faisaient subir à leurs prisonniers, et dans la crainte continuelle de voir l'Eglise naissante du Canada détruite ou dispersée, et forcé ainsi de repasser en Europe. Enfin les Iroquois se lassèrent eux-mêmes de cette